

Extrait d'un volume de notre collection TÀP
<http://www.editions-beauchesne.com/index.php?cPath=180>

XI

LA VIERGE
DANS LA LITTÉRATURE
POPULAIRE ROUMAINE

par

FRÉDÉRIC TAILLIEZ, S. J.
Professeur à l'Institut Pontifical Oriental.

SOMMAIRE. — INSPARATION POPULAIRE ET MYTHOLOGIE. RESTES DE MYTHES ANTIQUES? PLAN, INDICATIONS. — LITTÉRATURE BOGOMILE. — LA VIEILLE LITTÉRATURE CHRÉTIENNE : Les merveilles de la Vierge. Les Apocryphes : *La Vierge aux enfers. La Lettre et le songe de la Vierge.* — DE L'APOCRYPHE A LA LÉGENDE. — LA GRANDE LÉGENDE. Le cadre d'ensemble. — L'ÉLÉMENT PRÉ-CHRÉTIEN DE LA LÉGENDE. Le Dialogue sacré. Le Mystère et le dialogue burlesque. Le « rire » de Maica Domnului. Le mythe naturiste. — CONSISTANCE ET DIFFUSION DE LA LÉGENDE. — L'ÉLÉMENT CHRÉTIEN DE POVESTEA. M. D. Eaux sacrées et géographie sacrée. Dialogue sacré et mariologie paysanne. Dialogue sacré et Rédemption. — LÉGENDE OU PRIÈRE? — LA LITTÉRATURE SUPERSTITIEUSE. — LITTÉRATURE POPULAIRE RÉCENTE : les Colinde. — CONCLUSIONS ET CLAUSES. Clause liturgique. — DANS LA GRANDE LITTÉRATURE. — BIBLIOGRAPHIE. — NOTE ORTHOGRAPHIQUE.

NOTE ORTHOGRAPHIQUE

Pour des raisons surtout typographiques, nous avons apporté quelques rares et très légères modifications orthographiques, parfois légèrement archaïques; nous rendons parfois le « t » *cédillé* par « tz », comme dans les télégrammes. On voit que nous avons dû renoncer aux cédilles (*s, t*) et à la brève sur l'*a*. Cela ne modifie pas essentiellement l'aspect écrit de la langue.

LES Roumains sont des Romans d'Orient; cas unique. Ils présentent donc un intérêt spécial pour nous *les Latins*, les Chrétiens d'Occident; pour les Français tout spécialement. Depuis un siècle au moins (1848-1948), la France a été la marraine en Europe de ce lointain peuple latin le plus semblable à nous et le plus vite occidentalisé de cette Europe du Sud-Est dont sont parties nos guerres récentes. Et nous nous relevions à peine des dernières ruines, que nos hommes d'État ont tenu à réaffirmer solennellement nos intérêts et notre intérêt chez et pour ce petit peuple; intérêt dans le sens complexe du mot qui comprend les sens les plus désintéressés comme des intérêts de famille : nous savons bien qu'il y a là-bas un pays « plus fraternel que d'une même chair », écrivait en janvier 1946 un journaliste français.

La Roumanie a été constituée par les deux pays de Valachie, parallèle au Danube, et de Moldavie, parallèle à la branche nord-sud des Carpates, dont l'union, après la guerre de Crimée, avec l'appui de la France a donné naissance au royaume de Roumanie. La guerre de 1920 lui rendit la Bessarabie et la Bukovine, arrachées un siècle auparavant à la Moldavie par l'Autriche et la Russie, et lui a apporté la Transilvanie, le plateau blotti dans l'arc des Carpates, berceau de la race et des deux principautés, mais domaine politique des Hongrois, depuis l'an 1000 théoriquement.

Ce qui intéresse particulièrement les catholiques en Roumanie et en Transilvanie, c'est que vers l'an 1700, en même temps qu'elle était délivrée par les Habsbourgs du joug turc, cette Transilvanie est devenue le berceau d'une Église Unie, une Église catholique de rite roumain, la plus importante en nombre après celle des Ruthènes ou Ukrainiens de Galicie polonaise : un million et demi à l'heure actuelle, soit la moitié de la population roumaine de cette province. Et, chose surprenante, cette union avec Rome et l'Occident catholique a valu à cette *terra irredenta* de Transilvanie, provinciale et pittoresque, une espèce de Bretagne roumaine, de devenir le flambeau de la renaissance nationale et du sentiment latin aux deux siècles passés, devenant ainsi doublement chère à tout cœur roumain.

Mais l'intérêt de l'attitude et du folklore religieux de ce peuple se double pour nous de ce qu'il y a de mystère dans son histoire.

Les Roumains sont essentiellement, à l'heure actuelle, la population romane des deux ou trois anciennes principautés au nord du Danube; mais, primitivement, ils ont dû être essentiellement la

population romane, la population autochtone en grande partie romanisée de l'Illyricum au sens maximum du mot c'est-à-dire des Balkans à la fin de l'Empire Romain — Grèce exclue. Donc essentiellement au sud du Danube : là où se trouvent encore en Macédoine, Serbie, Albanie et Pinde, et en Istrie, donc en Italie de 1918-1945, les deux ou trois groupes de Macédo-Roumains et Istro-Roumains. Au nord du Danube, il y avait eu en 107, la conquête, suivie de la colonisation de la Dacie, par Trajan. Mais en 275, Aurélien avait dû ramener les légions et les citoyens au sud du fleuve. De sorte que la grande question initiale de leur histoire, la question de la « continuité », est de savoir si les Roumains de Roumanie sont des Valaques des Balkans immigrés en Transylvanie à la fin du Moyen Age — ceci est la thèse des Hongrois, maîtres du pays jusqu'en 1918 — ou s'ils représentent essentiellement la continuation de la population autochtone plus ou moins romanisée, restée malgré tout en Dacie depuis Aurélien — ce qui a été la grande thèse de l'École transilvaine vers 1800, et la grande idée du réveil national roumain au XIX^e siècle.

Le christianisme roumain, en fait, bien antérieur donc à la conversion des Slaves, date de l'Empire romain et de l'âge patristique, et remonte à ces chrétientés florissantes du sud du Danube à l'époque des invasions, avec ce grand évêque missionnaire chanté par saint Paulin de Nole, qu'a été saint Nicétas de Rémésiana, l'auteur, semble-t-il, du *Te Deum*.

Mais s'il restait des Romains au nord du Danube, comme malgré de semblables évacuations officielles il en restait en Norique (Autriche), ils n'ont pu que recevoir ce christianisme très tôt — et très longuement comme très lentement — de toute cette ligne très serrée d'évêchés en grande majorité latins, qui s'échelonnaient sur le Danube, depuis la Pannonie jusqu'à la Mer Noire.

Un phénomène de ce genre, une pénétration à la fois lente et incessante de christianisme, comme par un processus d'osmose naturel, expliquerait deux caractères du christianisme roumain.

D'abord dans la question même qui nous intéresse, le christianisme populaire, ce curieux folklore, cette mythologie paysanne et pastorale où les éléments chrétiens et païens sont intimement fondus et indissolublement soudés. Et il faut en lire la présentation sous forme de roman, plus vraie que nature, comme les paroles historiques, dans le très beau livre de la Princesse Bibesco, *Izvor au pays des saules*.

Et secondement pourtant, comme par paradoxe, ce peuple, aussi poète que les Albanais et les Serbes (il représente, sans doute, le même substrat), est en même temps, de toute l'Europe du Sud-Est, de toute l'Europe Balkanique, filleule de Byzance, celui qui a été le plus profondément pénétré par le christianisme au jugement d'un byzantiniste allemand, comme Stadtmüller, dans un article de la revue *Kyrios* (VI, 1943) qui est une sorte de revue bibliographique de tout ce domaine d'histoire religieuse : Un peuple où le christianisme a